



NATIONS UNIES
ASSEMBLEE
GENERALE



Distr.
GENERALE
A/34/568
12 octobre 1979
FRANCAIS
ORIGINAL : ANGLAIS/FRANCAIS

Trente-quatrième session
Points 84 et 123 de l'ordre du jour

PACTES INTERNATIONAUX RELATIFS AUX DROITS DE L'HOMME

LA SITUATION AU KAMPUCHEA

Lettre datée du 11 octobre 1979, adressée au Secrétaire général par le représentant permanent du Viet Nam auprès de l'Organisation des Nations Unies

J'ai l'honneur de vous communiquer ci-joint, pour votre information, le "Rapport d'enquête sur les crimes commis par la clique Pol Pot-Ieng Sary à l'encontre de la population phnompenhoise", présenté devant le Tribunal populaire révolutionnaire du Kampuchea, et vous prie de bien vouloir le faire circuler, en tant que document officiel au titre des points 84 et 123 de l'ordre du jour.

L'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire,
Représentant permanent de la République
socialiste du Viet Nam auprès de l'Organisation
des Nations Unies,

(Signé) HA VAN LAU

ANNEXE

**RAPPORT D'ENQUETE SUR LES CRIMES COMMIS PAR LA CLIQUE
POL POT- IENG SARY A L'ENCONTRE DE LA POPULATION PHNOMPENHOISE**



TRIBUNAL POPULAIRE REVOLUTIONNAIRE SIEGEANT A PHNOM PENH
POUR LE JUGEMENT DU CRIME DE GENOCIDE
COMMIS PAR LA CLIQUE POL POT - IENG SARY

AOUT 1979

Document N°: 2.4.01

FRANÇAIS

-Original: KHMER

RAPPORT D'ENQUETE

SUR LES CRIMES COMMIS PAR LA CLIQUE POL POT - IENG
SARY A L'ENCONTRE DE LA POPULATION PHNOMPENHOISE

I.- INTRODUCTION

La population phnompenhoise jusqu'au 17-4-1975 a traversé et subi, des régimes politiques divers.

La population de cette capitale administrative, économique et intellectuelle du Kampuchéa variait, après 1970 et avant 1975, de 2,4 millions habitants à 2,8 millions. Cette augmentation du volume démographique est due à l'exode rural massif durant les 3 dernières années du régime de Lon Nol, effet de la guerre néocolonialiste menée par les Américains et leurs valets. Cette guerre impopulaire, servant uniquement la cause d'une clique et les intérêts étrangers, faisait naître, dans toutes les couches sociales de la population, une ardente aspiration à la paix, à une paix durable fondée sur la justice sociale. En effet, la corruption systématique chez les dirigeants du régime, l'écart colossal des niveaux de vie, le chômage forcé engendré par la paralysie de l'infrastructure économique et l'exploitation des plus forts vis-à-vis des plus faibles, les diverses spéculations économiques au profit des grands commerçants et au détriment des pauvres salariés, toutes sortes de prostitutions nées de la misère, tout cela constituait autant de facteurs qui déterminaient une injustice sociale devenue de plus en plus insupportable.

Les Khmers sont doués de talents et de hautes capacités de travail productif et créateur. C'est un peuple laborieux, animé de patience et de sagesse et dont l'ancienne civilisation fut parmi les plus prestigieuses. Des monuments, parmi les plus renommés du monde, les célèbres vestiges d'Angkor, ainsi que de nombreuses réalisations artistiques, artisanales, littéraires, sont assez éloquentes à ce sujet.

Aussi, devant cette dégénérescence, cette dégradation de leur société pendant ces dernières décennies, aspiraient-ils à l'avènement d'un autre régime politique fondateur d'une société nouvelle qui puisse répondre à leurs vœux. Cette aspiration à une paix durable, à une stabilité politique définitive était d'autant plus ardente que la décadence de leur pays était évidente. Leur seul salut était la Révolution socialiste khmère en laquelle ils avaient foi, sur laquelle ils comptaient et fondaient tout leur espoir. Ils attendaient donc la victoire de celle-ci avec impatience et dans un proche avenir.

L'annonce de la victoire finale prochaine de cette révolution ne pouvait que les faire frémir de joie.

II.- LES PREMIERS JOURS DE L'ARRIVÉE DES TROUPES DE POL POT - IENG SARY A PHNOM PENH

Le 17 Avril 1975, à l'aube, les troupes des Forces armées de la Révolution de Pol Pot, en habit noir, pénétrèrent à Phnom Penh. Les Phnompenhois, tirés brutalement de leur sommeil par les fusillades, les détonations et les explosions des B.40, qui détruisaient des bâtiments publics, sortirent de leurs maisons pour les accueillir. Ils applaudissaient, souriaient, sautaient, tellement la joie était grande. De temps à autre, ces manifestations de joie étaient interrompues par des explosions des bombes. La joie et l'étonnement se mêlaient en même temps. Des chars blindés, sur chacun desquels était planté un petit drapeau blanc, et où étaient assis des soldats de Lon Nol côte à côte avec les "habits noirs", passaient dans les rues et les boulevards de Phnom Penh. Ils criaient ensemble : "C'est la paix. La guerre est finie : or

ne se bat plus". A leur exemple, les Phnompenhois brandirent également des drapeaux blancs. Puis ce fut le tour des ambassades qui hissaient au bout du mât les drapeaux de leurs pays respectifs. Les hôpitaux hissaient le drapeau de la Croix-Rouge.

Ce fut alors que l'ordre d'évacuer la capitale se répandait rapidement : les motifs avancés étaient d'éviter les pertes humaines causées par le bombardement de l'aviation américaine et par le nettoyage des débris de l'armée de Lon Nol. Tout le monde en fut profondément étonné.

D'autre part, quelques heures plus tard, la population s'aperçut que ces "habits noirs" n'étaient que des sauvages et des pillards. Ceux-ci, à la consternation générale, tiraient sur les habitants de Phnom Penh qui refusaient ou qui tardaient d'obéir à leurs ordres. D'autres habits noirs armés de B.40 se livraient au pillage des magasins et des maisons d'habitation.

Pendant la nuit, il n'y avait pas d'électricité. Phnom Penh devint une ville morte. La radio diffusion nationale n'émettait aucun son audible. De temps en temps, dans la nuit profonde, des explosions déchiraient le silence angoissant. Le lendemain les "habits noirs" étaient encore plus nombreux dans les rues jonchées de cadavres de personnes récemment tuées pour cause de retard dans l'évacuation. Vers midi, les "habits noirs" commencèrent à chasser les Phompenhois de leur demeure. Ils les menaçaient de tout anéantir si leurs ordres ne sont pas exécutés immédiatement. Des rafales et des rafales d'AK.47 étaient tirés en l'air pour ponctuer leurs ordres. "C'est seulement pour trois jours" affirmaient-ils. En réalité, ce n'était là que la première des mesures prises par la Révolution de Pol Pot en application de sa politique radicale dont l'un des principes pourrait être ainsi formulé : tous les citoyens doivent devenir agriculteurs; seuls ceux qui peuvent cultiver le riz ont le droit de manger. Ceux qui ne le peuvent pas n'ont aucune raison de vivre. C'est ce qui explique ce massacre indirect des Phnompenhois dont la première épreuve est cet infernal exode pendant lequel, plus de 500.000 personnes ont été éliminées.

Dans le même temps, la mise à sac des bibliothèques - La

Bibliothèque Nationale entre autres - et des librairies, la destruction systématique des livres ne constituent-elles pas la preuve de l'intention délibérée de détruire l'intelligence créatrice, la culture, les civilisations, les sciences ? Et cette destruction systématique fut exécutée en fonction d'un système, d'un principe idéologique que le monde reconnaît aisément.

Dès le premier jour de l'arrivée des troupes de Pol Pot, une grande partie de la population phnompenhoise pouvait constater de leurs propres yeux la destruction par les B.40 des hôpitaux, des salles d'opérations chirurgicales, de l'institut Pasteur. Les malades furent tirés de force de leurs lits. Ceux d'entre-eux qui ne pouvaient pas se lever, ni marcher, ni même bouger, furent entraînés dans les rues avec leurs lits. Certains malheureux étaient en pleine transfusion de sérum. La plupart de ces malades trouvaient la mort quelques heures après.

Sur les routes nationales par lesquelles Pol Pot expulsait les Phnompenhois pour les forcer à rejoindre la campagne et les zones excentriques où pullule le paludisme, et où les conditions de vie étaient désespérantes ; il n'y eut ni distribution de rations alimentaires, ni de médicaments pour une population démunie de tout. Les conditions d'hygiène étaient révoltantes. Or, les caravanes des déportés étaient longues et massives : elles avançaient d'un kilomètre pendant toute la matinée, voire toute la journée. Elles avançaient sans but précis, d'un lieu à un autre selon les rythmes des tirs d'intimidation. La famille commençait à se disloquer par suite : les enfants sont égarés, les femmes ne retrouvaient pas leur mari. De plus, on ne pouvait commencer ni finir ses repas en dehors de ces rythmes. Quand, dans des agglomérations, on essayait de contacter les gens du village pour obtenir un peu de riz, de poisson sec ou du sel en échange des jolis vêtements ou des objets de valeur, c'étaient des tirs d'intimidation qui vous chassaient. En cours de route, il y avait la vérification des valises, des bagages. Il ne s'agissait pas en fait de vérification : c'était plutôt l'accaparement par les soldats de Pol Pot des objets qu'ils jugeaient de valeur (postes de radio transistors, bijoux, vêtements neufs, etc...).

A côté de ce désordre indescriptible, la "purge" des intellectuels commençait. Pol Pot utilisait pour cela un système de détection basée purement et simplement sur les apparences. Ceux qui avaient l'air d'intellectuel, surtout ceux qui portaient des lunettes de myopie ou de presbytie, étaient déjà des suspects. Les suspects étaient arrêtés tout de suite et envoyés au service de sécurité. Beaucoup ne sont plus revenus dans leurs familles. Les intellectuels étaient tous considérés et traités comme des coupables, des parasites. S'ils n'ont pas tous péri, c'est parce que ces survivants n'avaient pas révélé leur véritable identité, et vivaient sous des déguisements et avec de faux noms. Ceux qui avaient révélé leur identité et qui ont survécu à ce régime, avaient tout simplement eu la chance d'avoir comme chefs de coopératives des "révoltés" contre le régime. Ceux-ci défendaient les intellectuels, on ne les dénonçant pas aux autorités supérieures, et en les envoyant travailler loin des villages c'est-à-dire loin des mouchards.

La purge des intellectuels commença en fait au moment même où les Phnompenhois quittèrent la capitale. Elle commença en même temps que la purge des militaires de Lon Nol. C'était un massacre de grande envergure. Pour le réaliser, Pol Pot - Ieng Sary usaient d'un stratagème très simple mais d'une bassesse inqualifiable : ils prétendaient avoir besoin d'intellectuels (professeurs, techniciens, médecins) pour la reconstruction du pays ainsi que d'anciens militaires pour la défense du pays. Cet appel urgent fut annoncé par des voitures disposant de hauts-parleurs.

En cours de route, pendant le long voyage qui les menait dans les coins les plus reculés du pays, un grand nombre de Phnompenhois, surtout des vieillards, des enfants, des femmes en couches ou enceintes, des malades, des infirmes avaient trouvé la mort dans des conditions atroces : pas de nourriture, ni de médicaments, ni d'accoucheuses. Ceux qui longeaient le Mékong durant ce long voyage à pieds à travers les rizières, les bois, les marécages, pouvaient être témoins oculaires d'autres meurtres : des files de cadavres flottaient dans le fleuve, entraînés par le courant d'eau. Ce spectacle horrible durait pendant plusieurs mois.

III.- CRUEL SORT RESERVE AUX PHNOMPENHOIS ET AUX INTELLECTUELS DANS LES CAMPS DE DEPORTATION

La population était divisée en 3 catégories. Les Phnompenhois étaient de la dernière catégorie, c'est-à-dire des "citoyens" privés de tout droit, des "prisonniers de guerre", des vaincus. Ils sont aussi appelés "nouveaux habitants", considérés et traités comme des parasites.

Le système de coercition de Pol Pot appliqué à la population phnompenhoise est une sorte de robotisation des hommes : défense de penser, d'exprimer tout ce qui est contraire aux principes de leur "Révolution", d'entretenir des relations interhumaines, de critiquer, d'exprimer des émotions et des sentiments, de se déplacer d'un village à un autre, et depuis le début de 1977 défense de manger à la maison, de faire cuire quoi que ce soit, sauf de faire bouillir l'eau. Ne pas exécuter ou appliquer à la lettre les ordres donnés équivaut à penser et cette activité mentale était considérée comme un acte de culpabilité. Quand l'ordre donné n'est pas exécuté tout de suite, cela équivalait à un acte de rébellion, devant faire l'objet d'une enquête serrée. Si ce genre d'attitude ne change pas, ce sera au centre de "rééducation" qu'il faut envoyer les suspects et dans de très nombreux cas, c'est la peine de mort prononcée par le chef de la coopérative. A la maison, surtout pendant le soir ou la nuit, le mari n'osait pas parler à sa femme et vice-versa, de peur que les espions et les mouchards ne les dénoncent. Le mari avait peur que sa femme ne gaffât, en parlant de son profession sous le régime de Lon Nol. Beaucoup de maris ont péri à cause de ce genre d'imprudences. Il avait peur que sa femme lui révélât les vols qu'elle a commis la veille (quelques poissons, du riz, du sel, du manioc, de la patate ou quelques bananes pour ses enfants).

L'Angkar, cette Organisation de la Révolution, toujours omniprésente avait les yeux et les oreilles partout. C'était la terreur des Phnompenhois. Avant de tuer les coupables, on les priait d'aller prendre quelques objets au dehors. Si le soir il ne rentrait pas, la femme pouvait considérer que son mari ne rentrera

jamais plus. Elle ne devait pas surtout pleurer, ni manifester sa tristesse pendant ses heures de travail. Car ce genre de manifestation était considéré comme une réaction de caractère criminel, un acte de révolte contre les lignes politiques (Meakea) de la "Révolution", considéré comme très dangereux pour la "Révolution". La punition infligée était, selon le degré de gravité, soit l'envoi dans un camp de déportation situé de préférence dans les zones paludéennes, soit la disparition pure et simple. Lorsqu'il y a accusation publique, si le chef de coopérative ne sanctionne pas, il disparaîtra à son tour. L'Angkar, en effet, est omniprésente.

Comment étaient traités les Phnompenhois malades ? Sous le régime Pol Pot, seuls sont considérés comme malades tous ceux dont la maladie peut être constatée oculairement : blessures, paludisme, etc... Ceux qui souffraient des poumons, du cœur, du foie, du rein, de l'estomac, bref tout ce qui est invisible, sont considérés comme des malades imaginaires, des paresseux, des révoltés. Ils sont l'objet d'une enquête fort serrée. Beaucoup d'entre eux ont disparu de la circulation. Ceux qui ont été jugés trop malades, étaient abattus et jetés dans les puits. Les bourreaux de Pol Pot racontaient à leurs familles qu'il y avait tellement de puits de ce genre que les conseillers nord-coréens et chinois, en mission à Phnom Penh, n'osaient plus boire de l'eau khmère : ils ne buvaient plus que de jus de noix de coco.

Les malades étaient obligatoirement hospitalisés. L'hospitalisation était très redoutable : à part le manque d'hygiène et de propreté, à l'hôpital les malades redoutaient le régime alimentaire et l'administration des médicaments qui leur sont en général meurtriers. Les uns mouraient d'avitaminose, de malnutrition ; les autres mouraient d'empoisonnement. Les plus heureux sortaient infirmes à cause de l'abcès causé par des piqûres non aseptisées.

Pour les "malades imaginaires" et les vieillards, considérés comme paresseux et saboteurs du premier degré, la sanction va de la diminution au refus pur et simple des rations alimentaires (on donnait aux plus chanceux une poignée de riz pour un ou deux repas).

Aux heures de travail quotidien, s'ajoutaient les travaux complémentaires, dits "travaux socialistes". Tout de suite après le repas de midi, tout le monde doit se consacrer à d'autres travaux : planter légumes, tondre ou couper l'herbe sauvage, etc ... A treize heures, au son de cloche, on reprendait le travail ordinaire appelé travail de fond ("Kar Snaul"). A 17 heures, le "travail de fond" était suspendu et on reprendait le "travail socialiste" jusqu'au crépuscule. Le temps de prendre un bain et l'on est permis de diner. Quand il y avait trop à faire, surtout pendant la saison de repiquage, après le diner, les femmes faisaient du repiquage jusqu'à 22 heures, parfois 23 heures. Les femmes qui ont des bébés de moins d'un an allaitaient leurs enfants avant de se coucher, complètement éreintées. A 4 heures et demie du matin, le terrible son de cloche retentit dans tout le village. Tous les Phnompenhois qui ont survécu continuent aujourd'hui même à éprouver des sentiments d'affliction et de désespoir lorsque par hasard ils entendent ce son de cloche si terrifiant, si lugubre.

Il n'y avait pas de jours de congé véritables. Les jours dits de congé sont généralement consacrés à l'endoctrinement, au lavage de cerveau, sinon à d'autres travaux plus pénibles encore que ceux des jours de travail ordinaire. Les jours de congé étaient donc très abhorrés, indésirables. Pendant les saisons où il n'y avait pas assez de travail, le soir était consacré à des réunions portant sur des critiques mutuelles. C'est une sorte de sanction morale qu'on s'inflige en public. Ceux qui n'étaient pas assez actifs dans le travail, ceux qui sacrifiaient trop de temps à leurs familles, ou qui se rendaient en retard à la rizière, étaient violemment critiqués, voire l'objet d'enquêtes. Ce genre de réunion, présidée par le président de la Coopérative, se terminait en général très tard dans la soirée.

Ce régime de travail est on ne peut plus inhumain, plus révoltant. Ce système de coercition, cette robotisation, exploite l'être humain au maximum. Il dépasse les capacités humaines, diminue intellectuellement et physiquement l'homme. En un mot, c'est un système qui est animé d'une véritable rancune contre l'homme en général et, en l'occurrence, contre les Phnompenhois en particu-

lier. Ce rythme de travail d'esclave, de prisonniers de guerre, était imposé à la population khmère en général et aux Phnompenhois en particulier pour deux objectifs. Le premier est d'ordre économique et le second est d'ordre idéologique. Une étude serrée nous a permis de révéler que les deux objectifs dépendent l'un de l'autre. Le premier souci des dirigeants du régime était d'accroître la production de paddy (de 1 tonne à 3 tonnes par hectare et, pendant les deux dernières années, de 3 tonnes et demie à 7 tonnes par hectare). Le second objectif avait pour but la réalisation de la robotisation des êtres humains incapables d'avoir une pensée autre que celle permise par l'Angkar. Le tout plonge ses origines dans le maoïsme et les principes politiques des dirigeants de Pékin qui voulaient faire des Khmers des machines à produire du riz, des machines qui ne consomment pas de carburant, ni pas trop de riz.

Organisation et système d'espionnage basés sur le principe "Omniprésence de l'Angkar" (Phnek Menoas) :

A en juger par son système de coercition, Pol Pot avait la ferme intention de détruire systématiquement l'ancienne société féodale et capitaliste, de détruire l'ancienne famille khmère. La nouvelle société sera une société composée de robots qu'il pourra manipuler selon ses désirs. La division des habitants en 3 catégories était un moyen pour diviser les Khmers citadins et les autres concitoyens. Toutes les relations entre ces trois catégories de "citoyens" étaient interdites, les entretiens entre deux personnes et plus étaient sévèrement espionnés; les réunions étaient absolument interdites. La délation était récompensée. On apprenait aux enfants à espionner et à dénoncer leurs parents. En d'autres termes l'Angkar rend tout le monde méfiant de tout le monde, tout le monde éprouve de l'aversion pour tout le monde. Cette fameuse Organisation de la Révolution de Pol Pot semait la panique, la dislocation générale parmi la population. La moindre tentative d'entente pour s'opposer à cette politique est sauvagement réprimée. A Koh Phâl en Kompong Cham, un soulèvement général a été amorcé par des Malais : tout le village fut complètement massacré par Pol Pot.

Répression contre les femmes, les vieillards, les enfants :

a) Pol Pot n'aimait pas que les femmes soient enceintes, car elles constituaient un pilier très important de la production agricole. Celles qui demandaient un congé de maternité jugé trop tôt étaient fort mal considérées. La distribution du potage et de la soupe devenait alors plus sévère pour elles. Comme la faim les torturait, elles décidaient souvent de continuer à travailler. Si les malaises devenaient par trop fréquents (vomissement, fatigue), on les envoyait à l'hôpital. Elles devaient alors supplier leurs chefs de groupe pour ne pas être obligées d'y aller. Bien entendu, leur mari ne pouvait venir les voir que deux ou trois fois par mois, voire une fois tous les trois mois s'ils étaient envoyés travailler dans les coins excentriques, loin des villages. Rares étaient ceux qui obtenaient des permissions ou des faveurs pour travailler au village afin d'être plus près de leur femme. Pour cela, il fallait jouer au valet auprès des hommes puissants du village. Ces pauvres femmes enceintes manquaient de tout : ni régime alimentaire spécial et indispensable à la santé du futur bébé, ni affection, ni réconfort.

Certains maris étaient obligés de se livrer à des actes illicites pour venir en aide à leur femme. C'est alors que commençait le drame : cueillir un fruit sans en demander l'autorisation équivaut à voler un bien socialiste ce qui entraîne un ou deux jours de prison; dans bien des cas, c'est la disparition pure et simple : la sanction dépendait des autorités locales.

Un mois après l'accouchement, la mère du bébé recommençait à travailler. Si elle tardait à le faire, on la considérait comme si elle manquait de détermination dans son rôle de "révolutionnaire". Il va de soi que, dans de telles conditions, le bébé mis au monde est loin d'avoir une bonne santé. D'après une étude du docteur Nuth Savoeun à ce sujet (voir son rapport), l'avenir statur pondéral et intellectuel des petits Phnompenhois, nés sous le régime Pol Pot - Ieng Sary, est compromis pour toujours, de même pour ceux dont l'âge est actuellement inférieur à 15 ans. En effet, ces pauvres créatures chassées de la capitale avec leurs parents, pendant la saison la plus chaude de l'année, étaient mal habillés, mal nourris, sans

médicaments et devaient parcourir à pieds un bien long trajet avant d'arriver à la destination finale. Dans les camps, les enfants ne mangeaient jamais à leur faim sous prétexte qu'ils ne travaillaient pas.

b) Les vieillards subissaient un massacre lent et latent : l'Angkar les faisait travailler durement, malgré leur santé défectueuse et leurs forces physiques décadentes, et en même temps les forçait à suivre un régime alimentaire de torture. Dans les cas de leurs défaillances dans leurs travaux, la sanction allait de la diminution exprès à la suppression également exprès de leurs rations alimentaires. La solution idéale adoptée par les autorités locales pour supprimer les vieillards consommateurs mais improducteurs était de les oublier exprès purement et simplement. S'ils grognaient ou vociféraient, on les abattait.

c) "Les enfants sont les piliers de cette nouvelle société" disaient les gens de Pol Pot qui leur conféraient, en effet, des privilèges sur les adultes et les vieux. Ces privilèges devaient être toutefois justifiés par leur résistance effective dans leur travail, par la quantité et la qualité de leur travail. Non seulement l'Angkar les faisait travailler comme les adultes : ils construisaient des digues, creusaient les canaux, aménageaient des pistes sous la chaleur accablante du soleil et ce sans broncher. Beaucoup avaient succombé après des fièvres délirantes et dans les moments de leur lucidité n'en étaient pas moins conscients qu'ils étaient habilement exploités. Envoyés dans des coins excentriques et paludéens pour construire d'énormes digues., ils pleuraient ensemble tous les soirs dans des huttes abattues par la pluie et l'orage : ils pensaient à leurs parents, surtout à leurs mères qu'ils avaient quittées sans avoir eu le temps de les informer de leur départ pressé. Ils n'avaient presque rien, tremblaient comme des oiseaux et n'osaient guère manifester leur défaillance morale dans cette "lutte édifiante" pour reconstruire le pays. L'organisation de la Révolution leur avait dit que c'est pour leurs parents, pour que ceux-ci ne meurent plus de faim, qu'ils sont les vrais piliers de la Nation. Ils voulaient écrire des lettres à leurs parents. Hélas! ils ne le pouvaient pas car ils ne savaient ni

lire ni écrire. Ils apportaient le peu de tabac qu'ils avaient sur eux aux jeunes Phnompenhois avec qui ils essayaient de nouer des amitiés secrètes pour que ceux-ci écrivant des lettres à leurs êtres aimés. Ils voulaient écrire à leurs frères et sœurs, seulement ils ne savaient pas où ils étaient, ceux-ci étant enrôlés dans d'autres brigades mobiles envoyées dans d'autres lieux inconnus. Ils regrettaient de n'avoir pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire et dans cette nouvelle société où ils étaient échoués, l'organisation de la Révolution leur avait dit et ne cessait de leur répéter que l'école la plus efficace, ce sont ces travaux manuels.

d) Répression contre les bonzes : Destruction de la foi religieuse :

Les bonzes ont été forcés à quitter le froc. Les représentants de l'Angkar les humiliaient sans vergogne en les forçant à travailler comme les autres, à produire comme les autres et pour .. les autres. Avec une tête rasée dans cet horrible habit noir, ils ne savaient pas qu'ils avaient l'air ridicule. Cette double humiliation ne pouvait que les forcer à se suicider selon les principes du Bouddhisme en ce sens que si le bouddhisme n'admet pas le suicide, il conseille l'indifférence devant la mort. Ils continuaient à faire la méditation et refusaient d'accomplir les travaux forcés ou humiliants qu'on leur imposait, à savoir : tuer les boeufs, les buffles ou les porcs.

A part la destruction des pagodes, des statues de Bouddha, examinons maintenant la manière dont Pol Pot détruisait la foi religieuse.

A chaque fois que les miliciens de Pol Pot surprenaient les vieilles dames en train de prier devant les statuottes de Bouddha qu'elles conservaient en secret, ils leur disaient : "Si Bouddha est vraiment fort, ils vous protège. Si je vous tue tout de suite, êtes vous sûres que Bouddha vous viendra en aide". Cela dit, les sauvages jetèrent ces statuottes dans la mare ou dans le fleuve qui se trouve à côté, et très souvent les piétinaient en ricanant. Citons, entre autres, ces slogans de Pol Pot : "Bouddha est inutile

à la société humaine, il n'aide pas à produire. Mao fait produire et nourrit les hommes"; Priez Dieu et vous verrez s'il vous donne à manger. Prier l'Angkar et vous verrez si vous aurez à manger ou non". Bien sûr, les enfants qui priaient l'Angkar, qui manifestaient leur reconnaissance à l'Angkar obtenaient leurs rations alimentaires. Tandis que les vieux devant le choix entre Bouddha et l'estomac optaient forcément pour l'estomac. C'était ainsi que Pol Pot détruisait la foi bouddhique.

Action sanitaire :

Les hôpitaux et les médecins que Pol Pot créait et formait, n'étaient en fait que des lieux et des moyens de massacre de la population khmère en général et phnompenhoise en particulier. S'il est vrai que certains médicaments scientifiques étaient en usage, il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient exclusivement réservés aux dirigeants. Les condamnés à mort avec sursis, c'est-à-dire la population, n'y avaient pas droit et encore moins les Phnompenhois. La médecine empirique dite médecine nationale remplaçait la médecine scientifique. Dans certains cas, médecine empirique et médecine dite scientifique allaient de pair ou se mélangeaient dangereusement. L'administration des médicaments se faisait sans diagnostic préalable. Les médecins ayant subi 3 mois de formation au plus, parfois des enfants de 14 ans n'ayant aucune formation théorique, se livraient à d'horribles et scandaleuses opérations chirurgicales, à des expérimentations monstrueuses et terrifiantes sur les patients considérés comme des cobayes. Les Phnompenhois qui refusaient de s'offrir comme cobayes, étaient accusés d'instigateurs de la révolte contre la science médicale de la Révolution khmère tout court.

Jamais dans l'Histoire de l'Humanité, on n'a vu une organisation médicale aussi démentielle. Jamais les Phnompenhois n'ont vu un spectacle aussi horrible, aussi monstrueux. Pire encore, ceux-ci en étaient des victimes, des acteurs, c'est-à-dire des cobayes. Ceux qui osaient se déclarer malades, étaient envoyés dans ces centres de massacre. Il s'agit en vérité d'une purge, la purge des physiquement inaptes aux durs travaux de production agricole, car les malades consument et ne produisent rien. Pour donner l'ordre à leurs médecins

de tuer ces malheureux, les autorités de Pol Pot usaient d'un slogan très célèbre : "Si on les garde, on ne gagne rien et si l'on les tue, on ne perd rien" (Tout Kâ Min Cham Negh, Dâk Chégn Kâ Min Khat). Aussi n'est-il pas étonnant que ces hôpitaux infernaux fussent des nids de poux, de puces, de punaises, de moustiques. Bien entendu, le taux de mortalité dans les hôpitaux était extrêmement élevé, dans l'ordre de 90% dans certains hôpitaux. A vrai dire les travaux des médecins de Pol Pot, dans des hôpitaux, consistaient essentiellement à enterrer les cadavres. Ils sont à la fois assassins et fossoyeurs. Telle était la tâche des médecins formés par Pol Pot. Comment peut-on comprendre et interpréter cette attitude insolite du corps médical de Pol Pot qui ramenait la médecine scientifique au niveau empirique en passant par des expérimentations meurtrières, extrêmement atroces et par des procédés thérapeutiques qui relèvent purement d'une fantaisie sadique. Le jus de la noix de coco servait de sérum glucosé. On injectait des solutions nouvellement fabriquées dans les veines des malades sans diagnostic préalable afin de savoir quel est l'effet de cette solution. On injecte par voie intraveineuse des solutions qu'on doit faire par voie intramusculaire faute de connaissance et de pratique professionnelle. Comment peuvent-ils éviter de commettre de telles erreurs, ces médecins de 14 à 15 ans qui ne savent même pas lire, ni la langue nationale, ni les langues étrangères ! Aux paludéens, ces enfants-médecins administraient soit des quinine chinoises, soit toutes sortes de fruits ou d'écorces qui ont des goûts amers identiques à ceux de la quinine. A défaut de ces ingrédients, ils donnaient de l'aspirine. S'il n'y avait plus d'aspirine, ils donnaient ce qu'ils avaient, quand bien même ces produits seraient destinés à d'autres maladies. Tous les matins, les infirmiers de Pol Pot distribuaient à tous les malades les mêmes médicaments, surtout les produits que les pharmaciens de Pol Pot fabriquaient d'après leurs inventions et leur technique personnelles. Bien entendu, des réactions mortelles étaient fréquentes. Si parfois, ils administraient de bons médicaments, c'est parce qu'ils étaient las d'enterrer les cadavres. Les fossés qu'ils creusaient pour enterrer leurs victimes ont 0,50 m de profondeur seulement, tellement ils avaient trop de fossés à creuser. Notons en passant que les parents, les familles des victimes n'avaient jamais eu le temps

de regarder, pour la dernière fois, les visages de leurs être aimés. C'était interdit. C'est un drame poignant dont tous les survivants gardent un souvenir inoubliable. Tant d'autres images encore sont à jamais fixées dans leur mémoire, des images d'atrocité, des scènes dans lesquelles leur femme, leur mari, leurs enfants meurent de médicaments courants, de scènes de désespoir, des sanglots des mères à côté de leurs enfants qui meurent sans avoir la force de pousser un cri. Beaucoup de Phnompenhois hospitalisés ont assisté à des spectacles lugubres avant l'enterrement les cadavres : les fossoyeurs dépouillaient leurs victimes : vêtements, montres, dents en or etc... Or, les traditions khmères exigeaient que les cadavres soient bien habillés, parfumés.

L'équipement nécessaire aux opérations chirurgicales et les conditions dans lesquelles ces opérations avaient lieu dans les districts et les Sroks étaient extrêmement scandaleux. On dirait des enfants qui jouent : du matériel rudimentaire, du bricolage, pas de salles d'opérations; il est inutile de parler d'anesthésie, ni d'aseptie. A part des dissections horribles sans techniques précises, il y a l'acupuncture. Mais cette acupuncture est appliquée d'une manière empirique, à un niveau de connaissance en matière de biologie extrêmement bas, voire à partir d'une connaissance nulle en matière de biologie. Elle était pratiquée par des enfants de 14 à 15 ans.

Destruction des moeurs et coutumes khmères :

La destruction des moeurs et coutumes khmères par Pol Pot - Ieng Sary faisait souffrir atrocément toute la population khmère sauf ceux qui étaient complètement acquis à la cause de Pol Pot.

Les fêtes religieuses, traditionnelles, les manifestations artistiques, expressions de l'art traditionnel khmer, étaient totalement supprimées au même titre que les diverses croyances et les cérémonies de mariage traditionnelles. La non célébration de la fête des morts ou le Prâchum Ben a mis les Khmers dans les dédales les plus angoissants de leurs vies car la célébration de ces fêtes, pour eux, est susceptible de transcender les mauvaises actions

qu'ils ont commises. Les cérémonies d'enterrement et d'incinération étaient foulées aux pieds. La tradition khmère exige que les corps soient incinérés alors que Pol Pot les fit enterrer et ce dans des conditions atroces, révoltantes, scandaleuses : sans cercueils, sans vêtements, ni cérémonies religieuses. Quant aux détails minutieux des cérémonies d'incinération, auxquels les Khmers sont extrêmement attachés, ils ont été sauvagement violés. Cette violation des traditions d'incinération est pour les Khmers un acte éternellement impardonnable.

Mariages forcés (Mariage à la Pol Pot)

Pol Pot détestait les mariages d'amour et les enfants des Phnompenhois mentalement équilibrés, pondérés. Les mariages forcés qu'il organisait dans tous le pays semblent provenir de deux causes: la haine des belles jeunes filles et la haine contre les mœurs et coutumes de toutes les civilisations et de la civilisation khmère en particulier. C'est ainsi qu'il mariait très souvent les belles jeunes filles les plus résistantes, les plus orgueilleuses avec ses soldats estropiés, borgnes et horriblement laids. Ces cas étaient très fréquents et ce genre de mariage forcé essayait un échec complet lequel était même sur le point de provoquer une révolte générale chez les femmes. Ces mariages forcés, en effet, provoquaient de suicides, des résistances passives.

Mme Nguon Vuoch Ny, dont la sœur cadette est M^{lle} Nguon Sopheap, 23 ans, travaillant actuellement au Ministère de l'Information et de la Culture, a été l'une des victimes tragiques de ce drame. C'était une veuve dont le mari a été envoyé à Phnom Penh par les autorités du Khum Krâla, Srok Kg. Seam, province de Konpong Cham où elle même a été déportée. Mère de deux enfants et licenciée ès-lettres, Me Nguon Vuoch Ny a été forcée avec 19 autres veuves du village, à se remarier avec les soldats estropiés de Pol Pot. Ces 20 veuves du village, bien entendu, manifestaient leur refus de se remarier avec ces estropiés. Ce refus leur valut l'incarcération dans une cellule infernale. Leur désespoir et leurs douleurs ayant atteint le paroxysme, elles juraient de choisir plutôt la mort, si, à la sortie de prison, elles étaient obligées encore à contracter ce genre de mariage. La pauvre Mme Nguon Vuoch Ny,

belle et fine lettrée, était une femme fidèle et pleine de lucidité. Étant certaine qu'elle ne saurait éviter ce genre de mariage, elle s'empoisonnait en avalant des graines de "Slèng" (Strychnos Vomica). Elle mourut en laissant ses deux filles qui ont survécu jusqu'aujourd'hui. Elles ont maintenant 10 et 12 ans, c'est-à-dire en état de témoigner.

Les 19 autres veuves furent exécutées après avoir été violées par les miliciens de Pol Pot. Avant de forcer ces 20 veuves qui sont toutes des "Nouveaux habitants" c'est-à-dire les habitants de 3^e catégorie, à se remarier avec les soldats estropiés, un groupe de jeunes filles de la Brigade Mobile a été choisi pour ces mariages. La réaction a été vive et deux fraîches jeunes filles, nouveaux habitants se pendèrent pour éviter ces unions forcées.

Si certaines femmes avaient accepté ces unions forcées, c'était parce qu'elles pensaient surtout à la sécurité de leurs parents; un refus de leur part constituerait un danger pour leurs parents. Si elles sacrifiaient leur corps à ces barbares, c'était un geste de renoncement, une attitude philosophique.

Traitement inhumain des intellectuels :

Les Phnompenhois, et en particulier les intellectuels, étaient étroitement surveillés aussi bien pendant les heures de travail que dans leur vie quotidienne. Ils sont considérés et traités comme des indésirables et des coupables, des condamnés à mort avec sursis. Ils sont l'incarnation de la classe exploiteuse et par conséquent, des être corrompus de nature et malfaisants. Les autorités de chaque village, de chaque Khum, pouvaient les tuer quand elles le désiraient dès qu'elles les ont découverts. A Prek Kâk (Srok Stung Trâng en Konpong Cham), M. Chân, ex-instituteur et tant d'autres fonctionnaires y compris un ancien planton et beaucoup d'étudiants, furent en un jour, tués à coup de pioche sur des barques qui les avaient conduits au milieu du fleuve. Ce crime fut commis à la suite d'un ordre pressant des autorités supérieures qui avaient constaté que les intellectuels infestaient encore le pays. A chaque chef de coopérative, ces autorités exigeaient plus de quinze condamnés. Cet ordre formel devait être exécuté sous les yeux des inspecteurs de l'organisation.

Les tortures physiques sont de pratique courante, on les forçait à tirer la charrue, la herse à la place des boeufs et des buffles dans les rizières. Les autorités prétendaient que les boeufs et les buffles sont plus utiles à la Révolution que ces sales citadins qui mangent beaucoup et qui essayaient de travailler la moins possible. Nous précisons seulement, aux fins de toutes enquêtes ultérieures, que ces scènes avaient lieu dans la province de Battambang. Un témoin oculaire vivant à l'époque dans le Srok de Prâneth Preah est prêt à témoigner. Mais d'autres personnes encore vivantes dans divers coins du Kampuchéa sont également prêts à servir de témoins.

Il était absolument interdit d'avoir des livres de l'ancien régime et encore plus de les lire. Les romans d'amour, en particulier, étaient considérés comme néfastes, source de la corruption car, ainsi que ne cessaient de répéter les chefs de coopérative, "les sentiments de l'homme entravent la marche de la révolution socialiste".

D'autre part, si par mégarde un intellectuel employait quelques termes en français ou en anglais, ils se compromettaient irrémédiablement. Leurs camarades ou leurs parents s'inquiétaient, craignaient et attendaient le pire. Les malheureux vivaient comme des bêtes traquées jusqu'au jour où les autorités du Khum virent les envoyer pour soi disant accomplir des travaux spéciaux dans d'autres lieux. Ils n'étaient jamais rentrés depuis. A Prek Kâk, beaucoup de jeunes gens phompenhois, qui travaillaient dans le chantier (Karathan) de Stung Thom, avaient disparu pour avoir prononcé, par mégarde, des mots français. Ces imprudences avaient été commises au cours d'entretiens de caractère secret avec leurs camarades phompenhois avant de se coucher dans leurs huttes. Seulement, malgré les mille précautions qu'ils avaient prises à ce sujet, un agent secret de l'Angkar, posté derrière la hutte, avait tout entendu et tout rapporté. Celui qui avait glissé par mégarde ces quelques mots français disparut un jour après. Dans ce même chantier de Stung Thom, un autre jeune, travaillé par une profonde nostalgie et envahi par une douloureuse mélancolie, chantait une chanson française devant leurs camarades et à quelques mètres de lui on

jeune homme, habitant de base, écoutait exaspéré cette chanson capitaliste. Le pauvre jeune phnompenhois, malgré les supplications de leurs camarades, n'en continuait pas moins à chanter et de plus en plus fort. Lorsqu'il avait fini de chanter pour vider son cœur souffrant, il disait à ses camarades : "Maintenant, je peux mourir". Et, bien entendu, il fut emmené le lendemain par quelques hommes de l'Angkar. Depuis la disparition de leur être cher les parents vivaient dans un mutisme complet, renonçaient à tout contact humain. La mère, mourut un mois après, à cause du chagrin inconmmensurable qui la rongait et laissait le père dans une profonde et absolue solitude. On le trouva un jour pendu dans sa propre chaumière. Il a écrit quelques mots avant de se pendre : "Que mon âme ne retombe jamais sur cette terre maudite".

Traitement des artistes :

Le sort réservé par Pol Pot - Ieng Sary aux artistes est aussi scandaleux : une haine implacable de la part de la clique Pol Pot s'abattait sur eux, moins en tant qu'êtres humains qu'en tant qu'incarnation des valeurs esthétiques. Les acteurs de cinéma et de théâtre, les chanteurs, sont considérés comme des corrupteurs par excellence au même titre que les intellectuels.

A part quelques chansons, quelques morceaux de musique, composés par la clique de Pol Pot - Ieng Sary, toutes les autres chansons et morceaux de musique, en particulier, les chansons occidentales, étaient absolument interdits sur tout le territoire de ce Kampuchéa démocratique. Pour s'assurer de l'application stricte de l'ordre donné à ce sujet, Pol Pot fit abattre tous les chanteurs. Sans la protection des villageois, il n'y aurait, à l'heure actuelle, aucun chanteur survivant. Les artistes de cinéma et de théâtre n'échappaient pas à cette purge. Les artistes trop célèbres et trop connus ont été abattus les premiers, surtout les champions de Karaté, de Judo que les soldats de Pol Pot invitaient à se mesurer avec la vitesse des balles de leurs AK.47. Les pantalons "pattes d'éléphant" découverts dans les valises étaient considérés comme "armes de corruption" par excellence, cachées : c'était un attentat contre la Révolution.

En face de telles tortures physiques, et mentales de nombreuses personnes, parmi lesquelles se trouvaient des intellectuels, essayaient de prendre la fuite. Mais la fuite du camp de concentration, pour tout ceux qui ont vécu sous le régime Pol Pot souvenait mieux que personne que ce n'était pas une aventure ordinaire : c'était encore un acte de suicide et ce suicide était collectif car tous ceux qui prenaient la fuite sacrifiaient en toute conscience leurs familles. Dès que la fuite est découverte, sa femme et ses enfants sont nécessairement tués quelques jours après. Les villageois de divers districts du Srok de Stung Trang et dans presque tous les coins du pays, voyaient souvent avec tristesse, ces charrettes à bœufs ou à buffles qui emmenaient de temps en temps des familles entières, se diriger dans les bois à côté des villages pour le massacre. Tous les villageois du Srok Stung Trang et Konpong Cham peuvent servir de témoins. Au cas où une exhumation est ordonnée, le bois Phnum Monty à 1 km et Prek Kâk se prouvera la présente assertion.

Les crimes à Phnom Penh pendant le régime de Pol Pot - Ieng Sary :

D'après les déclarations de quelques ouvriers qui ont vécu sous le régime de Pol Pot à Phnom Penh, la population totale de la capitale était estimée seulement à plus de 32.000 dont 12.000 à 13.000 ouvriers. De 1975 à 1977, 37 fabriques seulement fonctionnaient. Ces fabriques insignifiantes, appelées pompeusement "usine", étaient en fait des ateliers de scierie, une manufacture de tabac, des minuscules fabriques de fibro-ciment, de pneus, de papier. A partir de 1977 une partie de ces fabriques ne fonctionnaient plus faute de matières premières. On travaillait parfois 20 heures par jour et les ouvriers phnompenhois n'étaient guère plus favorités quant aux rations alimentaires que les citoyens envoyés à la campagne. De nombreux ouvriers essayaient de récupérer leur sommeil en feignant d'être malades. Ils étaient alors considérés comme des paresseux, des rebelles et de dures punitions leur étaient infligées. Au moindre signe de mécontentement les dirigeants voyaient les agents de la CIA et de KGB partout dans le rang de leurs administrés. Les suspects étaient envoyés presque quotidiennement au service de sé-

curité où ils sont torturés avant d'être tués. Les horreurs du camp de concentration de Toul Slèng dont nous parlerons plus loin, constitue un échantillon typique du système de tortures adopté par Pol Pot.

D'après une déclaration de M. Ung Pech, actuellement mécanicien à Phnom Penh, et qui y a vécu sous le régime de Pol Pot, plus de 1.000 étudiants et personnalités résidant à l'étranger avant 1975, rentrèrent successivement à Phnom Penh en 1975, 1976, 1977 et même en 1978. Beaucoup de ces étudiants et personnalités, dont nous avons la liste et les preuves découvertes au camp de concentration de Toul Slèng, ont été torturés avant d'être massacrés. D'autres étaient envoyés faire des travaux forcés dans les usines, dans quelques administrations et mis sous étroite surveillance. Ceux qui avaient l'esprit critique et étaient trop bavards, étaient envoyés se faire torturer dans les maisons de "rééducation" ou au service de sécurité. Beaucoup revenaient très rarement à leurs postes. Si certains ont survécu (85 sur 1.000) c'était qu'ils n'osaient jamais manifester ni leurs pensées, ni leurs sentiments. Ils ne se parlaient même pas ou très peu. La surveillance et la discipline à ce sujet étaient extrêmement sévères.

A la prison de Toul Sleng, véritable camp de concentration et centre de tortures, nous avons découvert d'importants documents concernant l'élimination par tortures des hautes personnalités intellectuelles du Kampuchea, celles qui étaient encore à Phnom Penh le 17 Avril 1975 et 1.000 intellectuels retour de France, à la demande de la clique Pol Pot - Ieng Sary pour participer à la reconstruction du pays. D'après les déclarations de deux étudiants rentrés de France en 1977 et qui ont survécu, le Comité du FUNK à Paris animé par Hing Un et Ok Sakin sont les auteurs du retour de ces 1.000 personnalités et étudiants. D'après ces mêmes déclarations les 1.000 victimes avaient été transportées de Paris à Pékin par le Courrier régulier CHINA AIR LINES, et par les Boeings 707 chinois de Pékin à Phnom Penh.

Le camp de concentration de Toul Slèng que tout le monde peut visiter est un véritable centre de tortures. Il y a là des cellules de tortures et d'interrogatoire avec des appareils et des moyens de

tortures monstrueux : électro-chocs, suspension au plafond, barres de fer, coupe-coupe, chaînes, menottes sur les lits... Sur les carreaux se trouvent des tas et des tas de mèches de cheveux arrachés de force, des traces de sang coagulé. Les murs et le plafond sont également tachés de sang. Le jardin devant la direction de la prison a été transformé en terrain d'enterrements et dont le remblai superficiel indique que les fossés sont mal creusés et ont seulement 0,50 m de profondeur. Dans deux ateliers, il y avait beaucoup d'effigies et des tableaux représentant Pol Pot. L'on peut imaginer sous quelles contraintes beaucoup de sculpteurs et peintres ont été forcés à accomplir ces travaux.

Nous avons découvert, d'autre part, des montagnes de vêtements, sans doute les vêtements dont les victimes ont dû se dépouiller avant leur interrogatoire. Les enquêtes à ce sujet se poursuivent.

M. Ung Pech a déclaré, d'autre part, que les autorités de Pol Pot l'ont envoyé à Kompong Som où il devait réparer et faire fonctionner des engins mécaniques. C'était là qu'il a vu des cargos chinois débarquer des caisses d'armes et de munitions en quantité incalculable. Cette importation importante confirme le plan d'installation d'une base logistique chinoise à Phnom Penh où nous avons découvert un grand nombre de stocks d'armes et de munitions dépassant de loin les besoins de la défense du Kampuchéa tout entier. Ils sont sans doute destinés à une offensive de grande envergure contre le Viet Nam et le Laos. L'acte de trahison est on ne peut plus évident de la part de Pol Pot et Ieng Sary à l'égard de la Nation et du peuple du Kampuchéa comme l'acte de préparation à la guerre d'agression contre les pays frères du KPC et le Viet Nam. A l'égard du peuple khmer, l'acte de trahison de Pol Pot et Ieng Sary consiste à exporter une énorme quantité de riz du peuple khmer et du caoutchouc vers la Chine. D'après les documents que nous avons découverts, l'exportation du riz en 1977 est de 480.000 tonnes. Pol Pot n'avait prévu pour 1977 que 400.000 tonnes au moins et 430.000 tonnes au plus. D'après ce même document la Chine en exigeait 625.000 tonnes. Nous donnons ci-après les conclusions d'une étude scientifique sur la production nationale annuelle de riz pendant le régime Pol Pot par rapport au régime alimentaire que le traître imposait si scandaleusement à la population khmère.

La production globale annuelle du paddy pendant la campagne rizicole de 1975-1976 est estimée à 3,36 millions de tonnes et le régime de potage plus trois mois de riz cuit accordé à moins de 6 millions d'habitants successivement réduits à 5 millions d'habitants est beaucoup inférieur à 1,2 millions de tonnes car 1,2 millions de tonnes pour 6 millions d'habitants couvrirait largement la consommation intérieure, soit 1 tonne pour 3 habitants par an. Où donc allaient chaque année 2.400.000 tonnes ou tout au moins 2 millions de tonnes de riz Khmer, évalués en quantité exportable ? Quel est donc ce commerce avec la Chine avec comme importation 2 bicyclettes chinoises par village, voir par district et ces médicaments chinois qu'on rencontrait très rarement d'ailleurs ? La ration accordée à la population Khmère en 1975-1976 est estimée seulement à 600.000 tonnes soit 1 tonne pour 10 habitants pendant un an; 500.000 tonnes en 1976-1977; 400.000 tonnes en 1977-1978. Pourtant la population Khmère était successivement réduite de 6 à 4 millions d'habitants en une période de 3 ans. Le taux de natalité sous le régime de Pol Pot est insignifiant car les enfants naissaient et mourraient souvent quelques jours après.

En 1976-1977 et en 1977-1978, les quantités exportables variaient de 2,14 millions de tonnes à 1,76 millions de tonnes. Alors que d'après des documents de Pol Pot que nous avons découverts, la Chine exigeait pour 1977 au moins 480.000 tonnes d'exportation et au plus 625.000 tonnes. La différence constitue sans conteste une réserve importante de riz pour préparer l'offensive de grande envergure contre le Viet Nam et le Laos. Malheureusement, avant leur départ, Pol Pot a emporté avec lui une partie de ces stocks. Dans sa fuite, il a pris néanmoins la précaution de détruire le stock restant ainsi que presque toute l'infrastructure économique. Les Phnompenhois qui rentrèrent chez eux ont pu voir d'importants greniers de riz brûlés pendant des semaines. D'après leurs estimations, ces greniers de riz détruits pourraient subvenir largement à la consommation intérieure pendant 2 années pour 4 ou 5 millions d'habitants.

Citons, entre autres, l'important grenier de Tonlé Bet, en face de Konpong Cham - ville, qui fut brûlé pendant plus d'un mois. Des Phnompenhois, qui passaient par là ont pu sauver seulement juste

un peu de riz presque complètement brûlé et d'ailleurs presque inutilisable. Les premiers arrivants à Phnom Penh ont découvert, à la gare de Phnom Penh, des wagons pleins de ravitaillements qui n'ont pu être emportés par les troupes de Pol Pot qui ont pris le chemin des Cardamômes, les premiers jours de la chute du Régime. D'autre part, M. Vandy Kaom, qui était gardien des champs de manioc à Meak, Srok de Stung Trâng ou Konpong Cham, dans une plantation d'hévéa, pendant l'année 1977-1978, a rapporté qu'il avait vu beaucoup de convois transportant du riz vers le Nord. Ces transports singuliers, qui se faisaient pendant toute la nuit et ce durant des mois, avaient sans doute pour mission de cacher des vivres dans des stocks stratégiques situées dans différents points du territoire.

Les mesures d'assouplissement de Pol Pot visant à redresser la situation politique générale, n'étaient pas aussi faciles qu'il le pensait. Les Pol Potistes, habitués à gouverner et à administrer avec autorité ne pouvaient pas étouffer cette révolte tacite de la population. Un désordre dangereux les obligeait à prendre d'autres mesures parallèles : supprimer les "têtes dures". Ces dernières mesures étaient loin d'être politiquement efficaces. C'était plutôt un "boomerang" : les ordres n'étaient plus exécutés et les habitants de base les jugeaient impertinents, désaxés, car leurs familles étaient de plus en plus concernées. Vers la fin de l'année 1978, les autorités supérieures, devenues impuissantes, ont donné l'ordre à leurs Kammaphibals inconditionnels de massacrer toute la population. Ayant constaté que plus de 90% de la population n'attendaient plus que l'heure propice pour agir avec le Front du Salut National, Pol Pot fit creuser d'immenses fossés dans tout le territoire et fit massacrer au fur et à mesure toute la population, à l'exception de quelques familles par village (A Prek Kâk ou Konpong Cham, seulement 7 familles échappaient à ces mesures, celles-ci étant jugées fidèles inconditionnellement au régime). C'était la terreur. Au reste, on parlait dans tous les villages d'une décision secrète de Pol Pot : "On va remplacer la population khmère par des millions de Chinois". Cette dernière décision gouvernementale se confirmait de plus en plus. L'on rapportait, en effet, que déjà ces fossés découverts dans tous les coins du pays, commençaient déjà à recevoir des cadavres. Le fossé, creusé dans la pagode de Stung Trang (Konpong Cham), était le plus terrifiant : plus de 5 mille cadavres y

étaient enterrés. Dans d'autres coins, où les fossés étaient moins grands, des habitants ont découvert des coupe-coupe, des enclumes, des tonneaux d'alcool, instruments incontestables du crime. A "Daun Moine" (village de Prêk Kâk, Srok Stung Trâng), ces instruments ont été découverts avant le crime et, le nommé Chim, président du Comité du Srok, suspecté d'être l'organisateur des crimes de ce genre, fut arrêté par les habitants déjà forts de l'appui du Front du Salut National. Mais, dans d'autres villages, les crimes continuaient de plus belle et avec une vitesse de plus en plus accélérée; l'ordre donné est celui-ci : massacrer à temps cette population qui allait renverser le régime avec l'appui moral du Front du Salut National.

Il avait même tenu à massacrer ses soldats et ses ouvriers estropiés devenus inutiles à sa révolution.

La province de PreyVeng est actuellement presque vide : pas d'âme qui vive. Dans les égouts du marché, des crânes et des os d'hommes ont été découverts : ce marché, en effet, fut transformé en centre de tortures sous le régime Pol Pot.

o°o

C O N C L U S I O N

Après la déclaration et la diffusion des 11 principes du Front d'Union nationale pour le salut du Kampuchéa d'après l'un desquels, tous les déportés peuvent rejoindre leurs villages d'origine, les Phnompenhois rentrèrent chez eux. Mais la distribution régulière du ravitaillement n'étant pas encore assurée ils séjournaient dans les villages près de la capitale où ils organisaient leur vie provisoire en attendant que Phnom Penh devienne habitable.

En effet, après plus de trois ans, Phnom Penh devient méconnaissable : des montagnes d'ordures, de débris, des décombres, la végétation sauvage, les grands bâtiments publics détruits, les monuments religieux anéantis. L'eau manque. Des cadavres de voitures jonchaient les rues ou étaient abandonnés dans les halls. Les innombrables voitures et camions en état de marche avaient presque disparu. L'on se demandait où ils sont allés. Dans les bibliothèques,

les livres étaient éparpillés partout; plus de la moitié ont disparu ou ont pourri dans les jardins. A l'intérieur des belles villes devenues en 3 ans délabrées et dans les appartements, les postes de télévision, les réfrigérateurs, les meubles, étaient cassés ou complètement brisés.

Le Gouvernement du Front d'Union Nationale pour le salut du Kampuchéa réorganise au fur et à mesure, dans un effort surhumain, les bâtiments publics : hôpitaux, ministères et divers services publics. Le peu d'habitants autorisés à séjourner dans la capitale pour réorganiser la ville sont dans l'ordre de quelques milliers. Ce sont d'anciens fonctionnaires et techniciens appelés d'urgence pour cette difficile réorganisation. Les hôpitaux manquent encore d'équipement adéquat et de médicaments, surtout d'antibiotiques. Quelques usines seulement commencent à fonctionner. Plus d'une trentaine d'anciens bonzes supérieurs ont repris le froc et vivent dans des pagodes délabrées et presque complètement anéanties ou transformées en stocks d'armes et de munitions. Les moyens de transports et de télécommunications sont presque tous inutilisables, bref toute l'infrastructure économique est détruite par la clique Pol Pot - Ieng Sary.

Dans le domaine de la culture, les dégâts sont immenses : beaucoup d'objets précieux ont disparu. Certains autres, de la valeur inestimable ont été détruits sur place. Les cinq principales bibliothèques à Phnom Penh et d'importantes bibliothèques universitaires, ainsi que les objets d'art et les livres de la Maison de France, ont été sauvagement saccagés. La grande Bibliothèque Nationale a été transformée en stocks d'assiettes : plus de 75% de livres ont disparus. Actuellement, on enregistre un nombre très faible de techniciens, d'artistes, de médecins, d'intellectuels rentrés à Phnom Penh.

L'établissement des statistiques à ce sujet est en cours. D'après les derniers recensements partiels fondés sur les micro-recensements par choix, nous avons obtenu le résultat suivant - d'ailleurs provisoire en ce qui concerne le nombre des Phnompheols tués pendant le régime de génocide de Pol Pot.

Les recensements généraux des Phnompenhois survivants sont, pour l'instant, objectivement impossible à rétablir. Nous avons enregistré, selon les données de mesure statique, 18 docteurs en médecine sur 500 avant 1975 qui sont déjà rentrés à Phnom Penh (éminents spécialistes, professeurs agrégés, entre autres). En tous cas, jusqu'ici, aucune haute personnalité khmère à réputation nationale et internationale n'est rentrée à Phnom Penh. A part une dizaine de hauts diplômés et une vingtaine de personnalités politiques résident actuellement à l'étranger, nous avons découvert à Tuol Slèng une assez longue liste concernant ces hautes personnalités dont beaucoup ont été froidement tuées et certaines autres mises à la torture puis condamnées à mort. Les déclarations écrites de ces personnalités déjà assassinées sont extrêmement éloquentes à ce sujet et en diront long sur le sort d'autres victimes et ouvrent la porte à des documents non moins importants sur la politique de génocide et de haute trahison de Pol Pot - Ieng Sary.

Voici quelques noms célèbres de ces personnalités déjà exécutées :

- Huot Sambath (diplomate) exécuté le 9/9/76.
- Y Sup Kunthy (diplomate " " le 9/9/76.
- Mók Savuth (fonctionnaire de l'ONU) exécuté le 23/9/76.
- Chim Kok Hue (diplomate) exécuté le 23/10/76.

Les personnalités qui devaient subir un interrogatoire et qui ont été probablement exécutées :

- Phung Ton, Directeur de l'Enseignement supérieur et Recteur de l'Université de Phnom Penh.
- Chéa San, Ex Ambassadeur khmer en URSS.
- Chhuk Héng Mao, expert de l'Education auprès de l'UNESCO.
- Râth Kuth, Professeur de la Faculté de Médecine à Phnom Penh.
- Chou Savon Hân, docteur ès sciences physiques.
- Nou Phon Ton, Professeur de l'Enseignement secondaire, boursier de l'UNESCO.
- Mlle Ap Meng Chhéng Im, Licencié ès-Lettres.
- Tea Móng Teck, Inspecteur de l'Enseignement Primaire attaché auprès de l'UNESCO.

Les conséquences des innombrables crimes commis par Pol Pot - Ieng Sary sur la population du Kampuchéa sont incalculables et désastreuses aussi bien pour cette génération que pour la postérité. Les Phnompenhois qui étaient les plus touchés ont hérité de ce régime barbare des maladies durables qui les marqueront à jamais dans toute leur vie, des images extrêmement cruelles à jamais gravées dans leur mémoire. Ils sont aujourd'hui, plus que jamais, déterminés à bâtir une vie nouvelle, une société nouvelle basée sur l'humanisme en particulier. Ils sont tous handicapés plus ou moins diminués physiquement et intellectuellement et nécessitent des soins urgents.

Phnom Penh, le 15 Août 1979

P. LA COMMISSION D'ENQUÊTE

VANDY KAONN,

Docteur en Sociologie

Licencié ès-lettres

Professeur de Philosophie.
